



Fabrication de médicaments avec des moyens rudimentaires.

L'Inde

Un médecin retourne au village

L'Inde est un immense pays où la mortalité infantile est très importante et où l'eau non potable et le manque d'installations hygiéniques sont responsables de plus des deux tiers de toutes les maladies. C'est aussi un pays qui dépense environ 75 % de son budget santé pour la construction d'hôpitaux ultramodernes, pour des médicaments fort coûteux, pour une recherche de pointe et qui envoie dans le monde entier un nombre important de ses médecins les plus compétents. Dans un tel pays, pourtant, SWISSAID soutient les activités d'un médecin retourné volontairement au village.

La pauvreté rend malade

En Inde également, la santé demande plus qu'une pilule amère. Ce pays a besoin de médecins comme le docteur Bhuwan Chand Bhatt, qui savent résister à la tentation d'aller ouvrir un cabinet privé en ville ou de s'expatrier, qui renoncent à beaucoup et qui sont prêts à aider les gens des villages dans la lutte pour une meilleure santé. De tels médecins ont pris conscience du fait que la pauvreté et les injustices sociales sont responsables des causes essentielles de maladies, causes contre lesquelles notre conception occidentale de la santé et des systèmes de soins n'est guère efficace.

Le docteur Bhatt exerce sa profession à Badgal Bhatt - petit village éloigné de tout - situé aux contreforts de l'Himalaya, près de la frontière du Népal. Partis de Delhi, nous atteignons cet endroit, après un périlleux voyage en voiture de plus de douze heures. En guise d'accueil, au poste sanitaire nouvellement construit et financé par SWISSAID, nous recevons un repas du soir bien mérité. Assis en tailleur à même le sol, nous nous régalaons d'un repas typiquement indien: du riz, une soupe de lentilles, des légumes au curry et des oignons crus, mangés avec les doigts, comme c'est la coutume là-bas. Puis, à nouveau assis par terre en cercle et emmitoufflés dans des couvertures, nous entamons la discussion.

L'ayurveda: ce n'est pas de la sorcellerie!

Alors qu'il avait trois ans, nous raconte Bhatt, son père - un travailleur social - l'amena à Delhi afin de lui faire suivre un bon enseignement. Le reste de la famille resta à la maison. Cette manière de faire est typique dans cette région où les petits champs en «terrasses» ne sont pas suffisamment productifs pour nourrir toute une famille. Généralement, la seule solution est qu'un membre de la famille trouve un revenu à l'extérieur, le plus souvent dans une des grandes villes. C'est à quatorze ans que Bhatt décida de faire des études de médecine. «Mon oncle était un Vaidh. C'est ainsi que l'on nomme les médecins ayurveda traditionnels. Comme enfants déjà, lorsque nous étions chez lui, nous avons «joué au docteur» et, plus tard, mon oncle a fortement influencé ma décision d'entreprendre des études de médecine».

La médecine ayurveda, nous dit-il avec fierté, est une authentique médecine indienne. Une science vieille de 4000 ans qui n'est pas de la sorcellerie. Dans l'histoire de la médecine, le premier chirurgien fut un docteur ayurveda. A côté de cette

médecine, il y a en Inde encore d'autres médecines traditionnelles, comme par exemple l'unani, d'origine islamique, l'homéopathie ou le yoga. En outre, dans chaque village, on trouve encore un guérisseur.»

Chimie ou plantes?

Malgré un net favoritisme pour la médecine moderne, favoritisme que l'on doit aux Anglais et au Gouvernement actuel, les médecines traditionnelles n'ont pas été évincées. Actuellement, la médecine moderne n'atteint guère plus que le quart de la population indienne. C'est pourquoi, et ceci est très significatif, Bhatt a fait des études combinées (moitié ayurveda, moitié modernes) et les utilise toutes deux dans sa pratique quotidienne. Il affirme que les médicaments modernes ont une action rapide et sont souvent indispensables dans certains cas graves pour sauver des vies humaines. Mais ils sont sou-

vent imprévisibles, ont beaucoup d'effets secondaires et ne soignent bien souvent que les symptômes. Les médicaments ayurveda, par contre, ont une action beaucoup plus complète. Le processus de guérison est souvent plus long, car les médicaments servent avant tout à stimuler les propres défenses de l'organisme. Le médicament doit aider le corps à retrouver son équilibre, lequel est perturbé par la maladie.

Les piqûres sont à la mode!

Malgré le froid, nous dormons quelques heures, puis nous sommes réveillés par le bruit des gouttes de condensation tombant du toit en tôle. Le matin est d'une lumineuse clarté et le soleil qui se lève nous offre une vue dégagée sur le fascinant paysage en terrasses qui s'étend au pied de notre campement et se perd sur les quelque 5000 impressionnants sommets de l'Himalaya.

Le docteur Bhatt reçoit ses patients dans un cabinet qu'il considère comme «bien installé», installation qui pour nous semble précaire. «Je ne reçois pas beaucoup de malades ici, dit-il. Pendant la moisson, les gens n'ont tout simplement pas le temps d'aller chez le docteur.» Alors, le docteur Bhatt soigne la volaille et aide ses deux collaborateurs à broyer des racines, des plantes séchées et des fruits. Plus tard, tous ces ingrédients serviront à faire des médicaments propres à chaque cas particulier. Le docteur cherche les plantes lui-même dans la région. D'autres sont achetées au marché local, mais aussi à Delhi. A la question de savoir quelles quantités de médicaments ayurveda et de médicaments chimiques il utilise, il nous répond que cela dépend des cas et que bien souvent il lui faut beaucoup de persuasion pour dissuader un malade d'obtenir tout simplement un prompt soulagement par une piqûre. «Vite une piqûre», c'est aujourd'hui le moyen thérapeutique le plus populaire en Inde. Vu dans l'ensemble, le 40 à 60 % de la population serait pour une médecine traditionnelle.

Guérir n'est pas tout!

L'après-midi, nous accompagnons le docteur à Gurna dans l'une de ses visites. Nous faisons tout d'abord quelques kilomètres en ambulance puis une heure et demie de secousses en tout genre sur un sentier pratiquement inexistant. Au milieu du village se trouve une table autour de laquelle les gens se pressent et qui sert de «cabinet de consultation». Un bon médecin de campagne ne peut se contenter de recevoir des patients à son cabinet. Il doit aussi aller dans les villages et se rendre chez le malade. Soigner est une chose, mais prévenir et dispenser une éducation sanitaire, expliquer aux gens ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes pour leur santé en est une autre. Plus que tout traitement sophistiqué, cela est prioritaire dans toute approche thérapeutique et pas seulement en Inde. C'est pourquoi Bhatt organise de temps en temps des réunions de village, afin d'enseigner aux femmes d'abord les principes élémentaires d'hygiène et de nutrition. En outre, il faudrait entreprendre la formation dans chaque village de deux ou trois «agents sanitaires» capables de traiter les maladies les plus courantes et d'éduquer les gens dans le domaine des soins et de la prévention. Ce serait la seule façon d'obtenir, à court terme, une efficacité thérapeu-



Le travail de SWISSAID en Inde

Depuis 1961 SWISSAID soutient en Inde de multiples efforts visant à une prise en charge sanitaire autonome. A ce jour, 28 millions de francs ont contribué à financer des écoles d'agriculture et techniques, des installations d'irrigation, des lotissements pour les groupes de populations particulièrement démunies (intouchables, réfugiés, lépreux...), des équipements médicaux, des systèmes d'approvisionnement en eau ainsi que de l'artisanat pour le monde rural. A l'avenir, SWISSAID souhaite poursuivre son soutien. Grâce à vous, peut-être?

SWISSAID
Fondation suisse pour la coopération au développement
Rue de Bourg 49, 1003 Lausanne
CCP 10 - 1533-1 Lausanne



Visite au village: consultation médicale en plein air.

tique conforme aux besoins réels de la majorité pauvre de la population. Des soins accessibles à tous parce qu'ils seront axés avant tout sur les énergies et les moyens locaux. br

Soins autonomes et industrie pharmaceutique

«Personne ne croyait au succès de notre entreprise lorsque nous avons commencé, il y a trois ans, à produire aussi avantageusement que possible d'importants médicaments de base. Sur le marché très concurrentiel des produits pharmaceutiques l'idée de vendre des médicaments ne comportant que l'indication des substances contenues, et ne portant aucune marque de fabrique ou nom fantaisiste quelconque, semblait sans espoir. Nous fûmes nous-mêmes surpris du succès remporté. Aujourd'hui, nous produisons déjà 55 médicaments différents dont la commercialisation va croissant», nous raconte Nimitha. Nous nous trouvons à Baratpur, une petite ville industrielle, 600 km au nord de Bombay.

Avec trois amis et l'octroi d'un petit prêt accordé par des connaissances, ils ont mis sur pied le projet nommé «Locost». En peu de temps, il leur a été possible de commencer avec la production, en louant des installations, y compris personnel et laboratoires, dans différentes petites entreprises. A notre question de savoir pourquoi ils ont pris ce risque, Nimitha nous répond: «Nous avons tous travaillé auparavant pour différents projets sanitaires et nous avons souvent pu voir des familles qui, se fiant à la publicité, donnent toutes leurs économies pour des gouttes nasales ou des préparations vitaminées et n'ont, par la suite, plus d'argent pour l'achat de la nourriture nécessaire.»

Pour l'Inde, il n'y a aucun avantage à être «inondée» par 30 000 médicaments différents, chers de surcroît, et ne servant souvent à rien. (A titre de comparaison, la Suède et la Norvège en possèdent 2000.) Il faut être conscient que la plupart des pauvres gens n'ont pas besoin de sirop contre la toux, ni de fortifiants ou encore de préparations vitaminées. Ce qui leur manque, c'est une nourriture suffisante et saine, de l'eau potable et des soins médicaux de base adaptés à leur bourse. Ce qui signifie: des médicaments en quantité suffisante, avant tout efficaces et pas chers. Pour les firmes pharmaceutiques internationales ainsi que pour les fabricants indiens de médicaments, il est naturellement plus intéressant, du point de vue lucratif, de vendre des dizaines de produits identiques - sous des noms différents - plutôt que de se faire concurrence avec la production d'un petit nombre de médicaments de base. Afin de faire quelque chose contre cette manière d'agir pas satisfaisante sur le marché pharmaceutique, le groupe a décidé de démarrer avec le projet «Locost». Depuis longtemps, le Gouvernement de l'Inde est conscient du fait qu'une limitation à environ 200 médicaments diminuerait de façon réelle le coût de la santé et que le 98 % des maladies seraient traitées avec succès. Malheureusement, à ce jour, il n'a pas jugé utile d'en tirer les conséquences et sa politique reste inchangée. Des remèdes vendus sans aucune marque mais uniquement avec l'indi-

cation des substances actives contenues dans le produit sont 4 à 8 fois meilleur marché et sont ainsi accessibles aux classes sociales les plus démunies de la population indienne. Nimitha nous cite un exemple: un de ses comprimés d'aspirine ne coûte que 3 paisas alors qu'un comprimé d'un produit de marque coûte env. 20 paisas. Le projet «Locost» poursuit trois buts: - offrir à bon marché des médicaments de base de qualité irréprochable; - être sûr que les produits atteignent les gens les plus nécessiteux, aux conditions les plus avantageuses; - informer les médecins, les aides soignants, les patients sur une utilisation raisonnable et adéquate des médicaments. Afin d'éviter que les médicaments bon marché ne soient prescrits aux malades par les médecins à des prix usuels - c'est-à-dire plus chers - Locost a dû limiter ses distributions commerciales: seuls quelques groupes actifs dans le domaine de la santé et jouissant de la confiance de Locost sont fournis en médicaments. «Pour nous, il s'agit surtout de donner un exemple. Prouver que, malgré toutes les affirmations opposées de l'industrie pharmaceutique, il est possible de produire avantageusement d'importants médicaments. Naturellement, nous aimerions que notre exemple fasse école et que le Gouvernement soit un peu plus courageux et décide de changer sa politique de santé.»



Equipement simple et consultations dans les villages sont les meilleurs garants d'une médecine pour tous.